

Un milliardaire américain

Autor(en): **Loiseau, Georges**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Le pays du dimanche**

Band (Jahr): **7 (1904)**

Heft 30

PDF erstellt am: **01.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-253969>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

UN MILLIARDAIRE AMÉRICAIN

Parmi les produits extraordinaires dont l'Amérique nous gratifie, il convient de placer le *millionnaire*. A en juger par un livre, récemment paru, ce n'est point au-delà des mers un oiseau rare que le jongleur de millions, conquérant de l'*empire des affaires*. La liste est relativement longue de ces rois de l'argent, du coton, de l'acier, du fer et du pétrole, ainsi qu'on les dénomme, qui, partis de rien, peuvent prétendre à tout par la puissance de leurs capitaux, certes, mais aussi par la vigueur souple de leur intelligence.

De tous ces souverains du Labeur, M. Andrew Carnegie est assurément un des types de *conquistadores* les plus intéressants.

Ce n'est pas d'abord qu'un travailleur, c'est aussi un écrivain et à en juger par le dernier livre de lui que traduisit M. Arthur Maillet : l'*A, B, C de l'argent*, un écrivain à envergure de poète, poète de l'action qui réfléchit ses actes et base des théories sur les exemples qu'il donna.

M. Carnegie n'est pas un métaphysicien de cabinet. C'est un homme d'expérience qui s'impatronise professeur d'énergie et qui dote la jeunesse universelle destinée aux affaires d'un vade-mecum d'autant plus utile qu'il ne s'attache pas au développement d'une profession seulement, mais demeure dans le domaine des principes directeurs généraux.

Pareil à l'apôtre de Yasnai-Paliana, dans ses écrits M. Carnegie poursuit avant tout l'oisiveté qui est un obstacle au raisonnement sain ; il prononce l'éloge de la pauvreté, recommande les travaux manuels, s'élève contre la spéculation, la boisson, les *filles à papa*. Il prêche le devoir d'épargner, pousse à la richesse, moyen de concentration qui permet de diminuer les prix de la production. Et, comme Fourier, il vante le *tabouret à trois pieds*, qui figure à ses yeux par sa stabilité, la triple alliance du Travail, du Capital et de l'Intelligence, éléments indissolubles, facteurs que l'union fait invincibles.

M. Carnegie se plaît à célébrer aussi l'harmonie du Capital et du Travail. Association, participation aux bénéfices sont deux de ses moyens d'action préférés sur les hommes. A chacun selon ses actes est son précepte. Mais il dit aussi : « L'argent ne doit être qu'un moyen d'atteindre au but. »

Dans les formidables usines de la *Carnegie Steel Company* à Pittsburg, tout homme exerçant une autorité

quelconque est plus qu'un salarié. Employés, contre-maitres, chefs ouvriers, confèrent ensemble, étant associés, pour toutes ventes ou traités importants et, de ce fait, la somme de travail fournie par les intéressés qui travaillent pour eux est décuplée.

M. Carnegie, dans l'emploi et la conduite des hommes, n'estime pas que le patron doive se contenter de les payer en monnaie, à leur juste compte, pour se les attacher : « L'argent ne suffit pas, dit-il. Si vous voulez qu'un homme de premier ordre tire de son cerveau tout ce qu'il contient, commencez par gagner son cœur... Toutes les querelles du monde entre les individus, entre les sociétés par actions et les ouvriers, entre les nations, viennent de ce que les partis en lutte ignorent leurs qualités réciproques. »

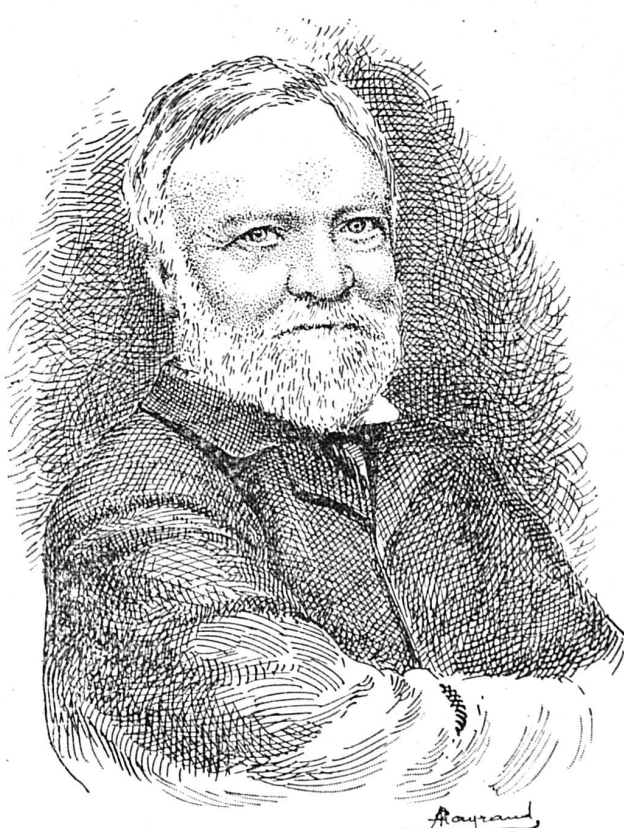
La connaissance des hommes est donc la qualité nécessaire à tout employeur. L'élévation morale n'est pas moins indispensable à l'un et à l'autre.

« L'ouvrier qui reçoit une part de bénéfices est un peu propriétaire. » C'est cette réflexion qui amena M. Carnegie à créer l'*ouvrier actionnaire privilégié*, garanti contre lui-même, c'est-à-dire, contre les dangereux entraînements de la Bourse, les machines comme les arts ne supportant aucune rivalité, et en même temps, contre la Compagnie, son action ayant valeur de première hypothèque.

A propos de ces idées, quelques journaux étrangers se sont plu à en préconiser l'excellence, mais en ajoutant aussitôt que c'était la théorie pure et que la pratique n'était point venue les confirmer. Ils ont rappelé l'effroyable grève de Homestead, qui prit, il y a dix ans, dans les usines de la Compagnie, un

prodigieux développement de violence.

Ils ont conté comment les troupes de police du Colonel Pickerton, cernées dans les bâtiments de travail, subirent un siège en règle ; comment les grévistes tentèrent de mêler du poison aux aliments des travailleurs demeurés aux machines. Ils ont répété que le sang avait coulé et que la liste des victimes fut longue. Ils n'avaient pour cela qu'à reproduire les allégations des ennemis de M. Carnegie. La vérité est autre. Si les faits sont malheureusement acquis, il n'en faut pas faire remonter la responsabilité jusqu'à M. Carnegie qui n'était point en Amérique à cette époque. L'opinion unanime est que cette grève eût été évitée, au contraire, s'il eût été là. En tout



M. Andrew Carnegie

cas, elle fut féconde en résultats. De l'examen des causes de cette grève, objet d'une enquête ordonnée par le Congrès, est sorti le système de participation aux bénéfices, appelé « *Echelle mobile* », qui a pour but d'amener les ouvriers à devenir propriétaires permanents des obligations de la Société anonyme.

Acceptée d'emblée par les ouvriers, cette échelle mobile fut immédiatement appliquée. Mais à l'instigation des meneurs, un peu plus tard, le contrat fut dénoncé. La masse des travailleurs pour en obtenir la revision se mit en grève.

M. Carnegie a toujours vécu avec son personnel sur un pied de cordiale familiarité dont la base est un traitement de franchise et de droiture. Quand les délégués se présentèrent, M. Carnegie les accueillit doucement ; il se moqua d'eux parce qu'ils laissaient leurs usines inactives ; il leur demanda quand ils comptaient se remettre à la besogne, puis changeant subitement de ton :

— On vous a dit, mes amis, que je n'entrerais jamais en lutte avec mes ouvriers, que je n'aurais jamais de disputes avec eux. C'est la vérité absolue. Mais quand on est allé plus loin et qu'on a prétendu que je ne lutterais jamais contre vous, en dépit de tout ce que vous pourriez faire, on a oublié que j'étais un « Scotch » (Ecosse). Je ne serai jamais l'ami d'ouvriers américains qui se déshonorent en violant un contrat qu'ils ont accepté de leur plein gré. Vous avez fermé les usines, c'est votre droit. Mais il n'y a qu'une personne au monde qui puisse les rouvrir.

Cette personne, c'est le *petit patron*¹ (the little boss). Quand vous désirerez qu'il les rouvre, vous aurez à lui demander son consentement et il ne cédera que quand vous serez prêts à signer un engagement que vous respecterez. Au revoir, Messieurs.

— Mes amis, déclara le délégué porte-parole, le soir même au syndicat qui l'avait envoyé pour me parler, le *petit patron* s'est installé dans sa chaise. Il y tournera à l'état de squelette plutôt que de se lever, si vous n'acceptez pas ses conditions.

Delaisant tout de même sa chaise, M. Carnegie était parti pour New-York. Une délégation l'y rejoignit.

— Avez-vous un pouvoir en règle pour accepter ? demanda M. Carnegie au premier contact avec ses ouvriers. Non ? Alors, au revoir, Messieurs. Il est vraiment dommage que vous ayez pris la peine de venir jusqu'ici.

A quelques jours de là, les délégués reparurent nantis cette fois du pouvoir nécessaire. M. Carnegie les conduisit au Central Park, leur offrit à dîner chez Delmonico et présenta à leur signature le nouveau contrat. Ce contrat com-

prenait le principe de la hausse et de la baisse des salaires, suivant les fluctuations du marché. Il réglait les conditions dans lesquelles livres et pièces de comptabilité seraient examinés par les représentants du syndicat.

— Pouvons-nous signer comme délégués de nos camarades ? interrogèrent les ouvriers.

— Certainement, comme il vous plaira, répondit le *petit patron*.

Puis, après signature, il ajouta :

— Puisque je vous ai fait le plaisir de vous laisser signer à votre guise, voulez-vous me faire le plaisir de signer maintenant sous votre responsabilité personnelle.

Les délégués ne purent refuser. Ainsi se termina la seule collision que M. Carnegie ait jamais eue avec ses ouvriers !

Cet extrait d'une phase historique de sa vie sociale découvre la rectitude du caractère de M. Carnegie dans l'action.

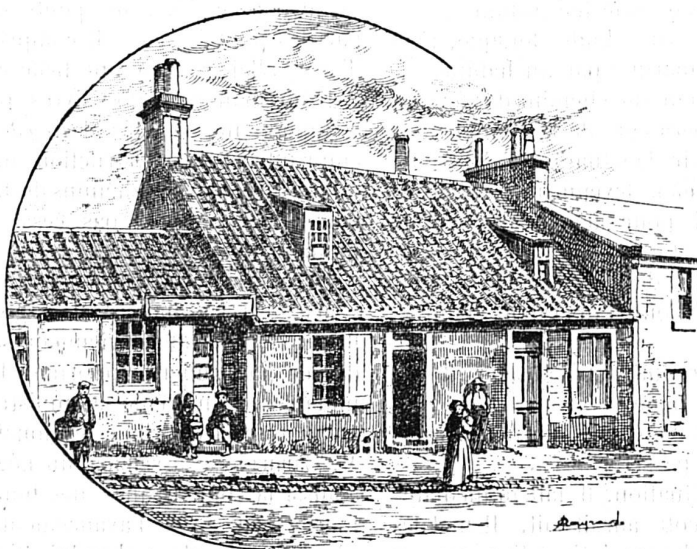
M. Andrew Carnegie est fils d'un tisserand de Dumfries (Ecosse). Il est né le 25 novembre 1837. Elevé par

sa mère qu'il appelle dans la dédicace d'un de ses livres. « My favourite heroine », trouvaille exquise de poète, il lui doit son caractère et son bon sens robuste. Andrew avait onze ans, quand la concurrence du métier à vapeur contre le métier à main plongea la famille dans la misère, en acculant son père presque à la faillite. C'était en 1848. Dépossédés dans le vieux monde, les Carnegie se réfugièrent dans le nouveau. L'année suivante Andrew débutait dans la filature de coton où son père s'était engagé. Il

gagnait cinq shillings par semaine. Au travail avant le jour, c'était un esclavage que cet emploi de début, car l'enfant ne le quittait qu'après le coucher du soleil, sans avoir eu d'autre repos que quarante minutes pour manger. Mais Andrew payé se sentait un homme et cela le soutenait. Il quitta la filature après quelques mois pour se voir, dans une fabrique de bobines, chargé de conduire un moteur à vapeur.

C'est en songeant à ces rudes débuts que le milliardaire d'aujourd'hui, à la façon de Tolstoï, exalte la pauvreté.

« Je plains toujours les fils et les filles des hommes riches qui sont servis par des domestiques et qui ont des gouvernantes. Je me console en me souvenant qu'ils ignorent ce dont ils ont été privés. Ils s'imaginent qu'ils ont de bons parents. Ils jouissent pleinement de la douceur de tous ces bienfaits. Mais l'enfant pauvre qui trouve en son père un compagnon fidèle, un tuteur, un modèle, en sa mère — nom sacré, — une nourrice, un professeur, un ange gardien, une sainte, tout cela en une seule personne, possède une fortune plus grande, plus précieuse qu'il n'est possible à un fils d'homme riche d'en posséder, et



Maison natale de Carnegie

¹ Surnom de M. Carnegie.

en comparaison de laquelle toutes les autres fortunes ne sont rien...

« Ce qui est grand et bon est toujours sorti et sortira toujours des rangs des pauvres. De nos jours chacun réclame l'abolition de la pauvreté. Je ne demanderais pas mieux qu'on abolisse le luxe, mais abolir la pauvreté serait détruire l'unique terrain capable de fournir à l'humanité les vertus qui lui permettront d'atteindre à un plus haut degré de civilisation. »

De l'usine de bobines, M. Carnegie s'échappe pour se faire télégraphiste. Il passait « du désert au paradis », suivant son expression. Mais quelle crainte d'en être chassé ! Non seulement il ne savait rien du métier, mais encore étranger à Pittsburg, il avait peur qu'on s'aperçût de son ignorance des rues et des adresses de la ville. Il eut vite fait de les apprendre par cœur. En s'exerçant le matin avec les appareils, il apprit à lire les dépêches par l'œil et ensuite par l'oreille. Cette habileté de lire un télégramme au click-click de l'appareil le fit nommer opérateur. Cela lui valut soixante livres de traitement annuel. Il s'aboucha avec des journalistes pour des copies de télégrammes.

Il allait entrer dans la presse, sans doute, lorsque, nerveux, intelligent, actif, il fut remarqué par un habitué du bureau, Thomas Scott, directeur du chemin de fer de Pensylvanie. Entré comme opérateur de la Compagnie, l'employé mis treize ans à atteindre la situation de M. Scott. Mais, dans ces treize années, il était devenu un capitaliste. Il hypothéqua le bien maternel pour acheter dix actions de l'*Adams Express Company*. Ce fut son accession à la fortune. Le jeune Carnegie avait de la décision. Le récit suivant le montre dans ses fonctions d'opérateur pour le compte de la Compagnie.

Un matin, un accident se produit, en l'absence de M. Scott, sur la division Est de la ligne.

L'express avait du retard et l'on avait garé les trains de marchandises pour le laisser passer.

M. Carnegie comprend la situation. Il fait immédiatement ce qu'il croit que M. Scott aurait fait. Il met les trains de marchandises en marche, maintient l'express en arrière en prévenant le conducteur de ce train que les convois de marchandises prennent sur lui trois heures d'avance.

Chaque télégramme était signé Scott. Le directeur arrive, ayant appris au dehors l'accident et le retard de tous les trains. L'express même est encore en route. Ce sont des procès, une perte sèche...

— Télégraphiez de suite... dit-il en hâte dès son entrée.

— C'est fait, Monsieur, répond Carnegie en lui mettant sous les yeux les copies des réponses reçues pour la bonne entente du mouvement..., et voici d'ailleurs le premier train de marchandises qui entre en gare.

M. Scott ne dit rien, paraît-il, mais il informa la direction générale de l'exploit du *petit diable écossais*. Et peu après il en fit son bras droit.

A vingt-quatre ans, Carnegie était chargé, comme secrétaire-adjoint des chemins de fer et télégraphes du gouvernement à la guerre où M. Scott avait été nommé.

Il présidait aux réparations des lignes endommagées. Blessé à la joue par la rupture d'un fil télégraphique, il assista à la bataille de Bull Run et remporta du champ de bataille une horreur de la guerre qui perce à toute occasion dans ses écrits.

De retour à la *Pensylvania Company*, à Washington, M. Carnegie montra qu'il avait non seulement une intelligence et d'admirables facultés de travail, mais qu'il possédait encore l'art de saisir l'occasion aux cheveux et d'acclimater la Fortune en profitant de toutes les entreprises nouvelles, progressistes, à sa portée.

Il fit, un jour, par hasard, connaissance de l'inventeur du sleeping-car, M. Woodruff. Il l'aboucha avec M. Scott, aida à la conclusion de l'affaire et reçut en échange de ses efforts un intérêt. Ce fut la source de son premier argent supplémentaire. Son premier placement dans les puits pétrolières fut un coup de génie, car la ferme de Shorey, qu'il acheta avec des amis 40.000 dollars, atteignit une valeur de 5.000.000 de dollars et paya comptant en dividendes une année 1.000.000 de dollars, un joli revenu pour un placement de 8.000 livres sterling.

M. Carnegie avait alors trente ans et ne présageait nullement son grand avenir. Lorsqu'il eut pris la situation de M. Scott à la Compagnie, comme directeur de la division de Pittsburg, le chemin de fer de Pensylvanie commençait à modifier les ponts de bois et à les remplacer par des ponts d'acier. Il comprit vite que les fournisseurs d'acier allaient avoir une belle carrière.

Il lui manquait 250 livres pour s'associer à des amis et fonder une société : la *Keystone Bridge Works*. Il les emprunta et la construction des ponts rapportant plus que la direction des chemins de fer, il s'attacha à la nouvelle entreprise qui n'a pas cessé de prospérer depuis ce moment.

Dès lors, M. Carnegie est dans les grandes affaires. L'acier est sa matière. Les gisements de minerai et les mines de charbon deviennent sa propriété. Des chemins de fer particuliers apportent la houille à ses usines formidables. Un génie administratif clairvoyant organise, harmonise et distribue les fonctions multiples du travail. M. Carnegie a la science du négoce. Nous l'avons vu, il a aussi la connaissance des hommes. Dans ses usines, le mérite seul a de l'avancement. Fils d'associés, parents n'ont pas de place chez lui. D'abord en nom collectif avec ses frères, Andrew Carnegie est aujourd'hui directeur unique de ses immenses ateliers. Il n'emploie pas moins de 45.000 ouvriers dont les salaires représentent une moyenne de 20.000 livres sterling par jour.

Ennemi du socialisme dont il trouve les doctrines chimériques, mais évolutionniste né, M. Carnegie ne croit pas qu'il y ait lieu d'aider l'homme de capacités moyennes. Son rêve est de mettre l'individu capable à même de développer ses dons naturels.

Milliardaire, américain de tendance (car il croit à la décadence anglaise), M. Carnegie ne délaisse point pour cela sa chère Ecosse. Marié à l'approche de la soixantaine seulement, pour ne point donner une rivale à sa mère dans son affection, ce fils modèle a une fille.

Il n'appartient à aucune église. La prière pour lui, c'est un grand air d'orgue qu'il écoute religieusement chaque matin en passionné mélomane, lorsqu'il est en Ecosse à sa résidence de Skibo, toute enrichie aux murs des plus nobles pensées des intelligences éclairées de l'Univers.

Et maintenant que nous le connaissons, nous ne nous étonnerons point d'apprendre comment cet arrivé de la fortune, parvenu à son faite, aspire à en descendre. Individualiste, il est opposé à toute idée de charité. « Donnez

l'exemple d'une vie modeste, sans ostentation et sans prodigalité, pourvoir de façon *modérée* aux besoins de ceux qui l'entourent : et, cela fait, considérer tout le surplus de ses revenus comme un simple dépôt qu'il a la mission stricte de distribuer de la façon la plus propre à procurer à la Communauté les résultats les plus avantageux, tel est, selon M. Carnegie, le devoir du riche. » Ce qu'il veut voir réaliser par les possesseurs de grosses fortunes, ce sont des bibliothèques publiques, des cours publics d'instruction, des parcs fleuristes, des moyens de distraction favorables au corps et à l'esprit, des achats d'œuvres d'art qui procurent des jouissances et affinent le goût et toutes institutions susceptibles d'améliorer la situation générale du peuple. C'est ce qu'il réalise lui-même en donnant annuellement des sommes énormes pour propager la connaissance ou marquer d'une pierre blanche l'heureuse initiative du Tsar en faveur de l'arbitrage, en faisant construire un palais à La Haye.

M. Carnegie prétend que le riche doit redonner *lui-même* les richesses qu'il amassa pour mourir relativement pauvre. « Celui qui meurt riche meurt déshonoré ! » écrit-il.

On le voit, l'Évangile de M. Carnegie sur la richesse n'est que l'écho des paroles du Christ.

En le propageant en France, M. Arthur Maillat justifie le mot heureux de Gladstone : « Une petite agitation peut faire beaucoup de bien. »

GEORGES LOISEAU.

Quelques nains célèbres

L'empereur Auguste avait un nain dont il fit faire la statue ; les prunelles de cette statue étaient en pierres précieuses.

Ce nain, au dire de Suétone, avait moins de deux pieds de hauteur ; il pesait dix-sept livres et avait une voix très

forte. Tibère admettait un nain à sa table et lui permettait les questions les plus hardies. Ce nain avait tant de crédit sur son esprit qu'il lui fit un jour hâter le supplice d'un homme d'Etat.

Marc-Antoine en avait un d'une taille au-dessous de deux pieds et que, par ironie, il avait nommé Sisyphe.

Domitien avait rassemblé un assez grand nombre de nains pour en faire une troupe de petits gladiateurs.

L'histoire nous a conservé le nom de Conopus, nain de la princesse Julie, fille d'Auguste : il avait deux pieds et demi de haut. Ce goût dura jusqu'au règne d'Alexandre Sévère ; mais, ayant chassé les nains de sa cour, la mode cessa bientôt dans tout l'empire.

Le goût des nains se perdit pendant assez longtemps et nous ne le voyons renaître dans ces derniers siècles qu'au cours de l'Electeur de Brandebourg et de Stanislas, roi de Pologne. Joston rapporte que la première femme de Joachim-Frédéric, électeur de Brandebourg, avait paru renchérir encore sur les dames romaines dans leur goût pour les nains, et qu'elle en avait assemblé un assez grand nombre de l'un et de l'autre sexe pour les marier et en faire de petits ménages. Elle voulait en multiplier l'espèce ; mais son attente fut trompée, car aucun n'eut postérité.

L'histoire du nain du roi Stanislas Bébé est bien connue. Né dans les Vosges, de parents vigoureux, il n'avait cependant que quinze centimètres quand il vint au monde et ne pesait qu'une demi-livre. Un sabot rembourré lui servit de berceau et une chèvre le nourrit. Chétif, il résista à une épidémie de petite vérole, qu'il égrena à six mois ; précoce en tout, il parlait à dix-huit, marchait sans aide à vingt-quatre. A l'âge de cinq ans il était absolument formé et envoyé à la cour de Stanislas. Il fut incapable de recevoir aucune instruction et à quinze ans il était devenu un vieillard. A dix-neuf ans, un rhume de cerveau le fit mourir rapidement.

Villa Médicis

La villa Medicis est, depuis 1801, le siège de l'Académie de France, à Rome. C'est là que séjournent, pendant trois ans, les jeunes Français qui, peintres, sculpteurs ou musiciens, ont remporté le grand prix de Rome.

Bâtie sur le mont Pincio, pour le cardinal Ricci de Montepulciano (1540) et sur les plans d'Annibale Lippi, elle fut ensuite acquise par le cardinal Alexandre de Médicis, pape sous le nom de Léon XI, en 1605, puis ornée par le grand-duc de Toscane d'une splendide collection d'antiques.

